

## Une société distincte

Mariel O'Neill-Karch

Number 64, November 1991

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/42496ac>

[See table of contents](#)

### Publisher(s)

Les Éditions l'Interligne

### ISSN

0227-227X (print)

1923-2381 (digital)

[Explore this journal](#)

### Cite this article

O'Neill-Karch, M. (1991). Une société distincte. *Liaison*, (64), 35–35.



# Une société distincte

Mariel O'Neill-Karch

«L'antiphrase est en apparence la falsification la plus radicale de l'information [...] La différence avec le mensonge est dans l'intention du locuteur. S'il dit le faux pour faire entendre le faux, c'est un mensonge. S'il dit le faux pour faire entendre le vrai, c'est une antiphrase.»

Christine Klein-Lataud, **Précis des figures de style**, Toronto, GREF, 1991, page 98.

Comme j'ai vécu toute ma vie à Toronto, je ne connaissais la situation des anglophones de Montréal que par les journaux et par ce que j'avais pu observer au cours de brèves mais fréquentes visites. Nouvellement installée dans la métropole québécoise pour une période d'un an, je me suis vite aperçue que, si pour ma part je m'épanouis comme une fleur d'oasis au contact d'une culture vécue en plein soleil, les pauvres anglos dépérissent, eux, sur leur colline à l'ombre du Mont Royal.

Mais aussi comment sortir d'un ghetto sans mettre sa langue dans sa poche et s'enfoncer dans la gorge celle de la majorité? Or jeune, on suit des cours de French (à ne pas confondre avec ce qui se parle à Montréal) dans les écoles privées de Westmount, et on se retrouve plus tard à Concordia ou à McGill dans les facultés des arts, des sciences pures et appliquées, de médecine, de génie, de droit... À qui va servir toute cette science apprise en anglais? À une clientèle limitée, celle de Westmount, de la Town of Mount Royal et de quelques autres régions linguistiquement défavorisées, où tous les services hospitaliers, juridiques, commerciaux et religieux s'offrent uniquement en anglais, langue des affaires mais aussi langue du pouvoir, puisqu'il y a un parti, Alliance Québec, qui représente les intérêts des Anglais seulement, en s'assurant d'une couverture constante de leur point de vue dans les médias.

Tous les jours, dans *The Gazette*, quotidien plus épais que *Le Droit*, *Le Voyageur*, *Le Rempart*, *L'Express de Toronto* et tous les autres journaux de l'Ontario français réunis, il n'est question que d'eux: de leurs griefs d'abord, mais aussi de leur culture marginalisée. Figurez-vous qu'il n'y a que quelques salles à Montréal où l'on peut voir régulièrement du théâtre en anglais et qu'à part le centre-ville, Westmount et la Town of Mount Royal où on ne montre que des films en anglais, l'anglophone risque parfois de tomber sur une version doublée (en France, bien sûr) d'un film américain.

Et quand, le matin, il se réveille, c'est aussi une voix anglaise qui lui chante les prouesses des Expos (qui ne comptent pas un seul joueur francophone) et qui le renseigne sur les résultats du tennis à Wimbledon ou des derniers matchs disputés au football américain. Et même quand il est question des Canadiens, avec leurs entraîneurs anglophones, on oublie très vite qu'il y a quelques francophones de perdus dans la masse des joueurs. Comment alors le pauvre anglophone pourrait-il s'intéresser à la majorité francophone? Après les nouvelles du sport, ce sont les nouvelles tout court, où l'on entend parler de criminalité dans les quartiers environnants. Pourquoi l'auditeur anglophone voudrait-il alors sortir de son milieu? Le ferait-il que dès qu'il ouvrirait la bouche, saisissant tout de suite que le français n'est pas sa langue, on s'empresserait de lui parler anglais.

D'ailleurs, les anglos ont tellement bien fait leur publicité qu'ils ont réussi à convaincre bien des étrangers que l'anglais est la première langue de Montréal. Prenez la grande exposition sur l'Arabie Saoudite, tenue en juillet dernier au Palais des Congrès. La documentation écrite était bilingue, tout comme les présentations audio-visuelles, pourtant plus nombreuses en anglais. Mais si vous aviez une question à poser en français, pas un des préposés ne pouvait vous répondre. Pourquoi alors, puisque rien ne l'y oblige, l'anglophone de Montréal s'efforcera-t-il de parler français?

Heureusement pour nous à Toronto, c'est tout autre chose. Le Théâtre français de Toronto présente quatre pièces seulement par année et le cinéma Carlton quelques films, ce qui ne nous distrait que momentanément de la culture anglaise ambiante. Les trois gros quotidiens, *The Globe and Mail*, *The Star* et *The Sun*, font contrepois à *L'Express de Toronto*; CJBC est si bien entouré par des postes anglais qu'on a parfois du mal à le syntoniser; et depuis qu'il n'y a plus de service de télévision de Radio-Canada en provenance de Toronto, on consulte CBC, CTV, CITY-TV pour les nouvelles du jour et quantité de postes américains pour l'actualité, là où ça compte vraiment. La situation n'est pas encore parfaite. Mais chose certaine, nous ne serons jamais comme les anglos de Montréal qui, eux, forment une société distincte, car la minorité francophone de Toronto, jusqu'ici invisible, n'ayant pas fait la bêtise de se regrouper en ghetto et de se doter de ses propres institutions, perd de plus en plus la parole et devrait pouvoir, dans un avenir rapproché, penser la même chose que les anglophones de la Ville-Reine dans un milieu où toute distinction linguistique aura disparu au profit du plus grand nombre.

DE L'INTÉRIEUR

CHRONIQUE  
DU COMITÉ  
DE RÉDACTION